

Matin de juin sur la Promenade d'Iberville

Par Linda Amyot

La porte du café se referme derrière nous. Un moment, nous restons à bavarder sur le trottoir. Puis, nous nous serrons la main. Tous les deux satisfaits de cette rencontre de travail. Enfin, l'auteur se détourne sur une dernière promesse de manuscrit révisé très rapidement et se dirige d'un pas alerte vers la station de métro Place d'Armes.

Je reste là, hésitante. J'aurais peut-être dû le suivre, reprendre aussi le métro, rentrer à la maison. Des tâches m'y attendent. Banales, quotidiennes. Mais pourquoi faire aujourd'hui ce que je pourrai tout aussi bien faire demain? Il pleuvra peut-être. Ou il fera trop frais. Alors que maintenant... Matinée radieuse comme le sourire d'une fiancée au jour de ses noces, ciel clair truffé ici et là de petits nuages peignards, douceur parfaite de la mi-juin.

Voilà des années que je n'ai pas déambulé sur les pavés du Vieux-Montréal, sans hâte aucune. À admirer ce que j'ai pourtant déjà admiré et qui donne toute sa personnalité à ce coin de la ville. La basilique Notre-Dame, la place Jacques-Cartier, le marché Bonsecours, la rue Saint-Paul, le musée Pointe-à-Callière, la rue de la Commune. À croiser des touristes, nez en l'air, que l'on finit toujours par heurter au moment où ils s'arrêtent brusquement et des travailleurs qui semblent plus nonchalants, plus désinvoltes que ceux du centre-ville. Comme si l'atmosphère du vieux quartier ralentissait les pas, déridait les fronts.

Les miens, mes pas, se dirigent enfin vers le port. Le port... Un mot qui éveille toujours en moi des désirs de partance, des visions d'infini, des rêveries échappées d'une enfance passée au bord de l'eau. Celles d'une éternelle jeune fille encore persuadée que l'attendent tous les possibles. Une sensation réitérée chaque fois que je vais dans une ville bâtie sur les rives d'un fleuve, d'une mer. Un sentiment prégnant qui embrume toute la réalité utilitaire, matérielle, commerciale, touristique et indispensable d'un port. Pourtant, je le sais bien, des navires déversent des voyageurs, contents de mettre pied à terre pour quelques heures. Des cargos y accostent, des grues chargent ou déchargent des marchandises, des débardeurs triment et suent.

Tiens, justement, un bateau de croisière est immobilisé au quai. J'en aperçois seulement les étages supérieurs; les autres sont cachés par le terminal et la Promenade d'Iberville aménagée lors des travaux de revitalisation du Port de Montréal. Les médias en ont beaucoup parlé. Je n'y suis pas encore allée, ce que je me reproche un peu. Après tout, je collabore depuis quelques années avec une équipe du Port à la création d'activités éducatives et littéraires sur le fleuve et son environnement auprès de groupes scolaires de la Rive-Sud. Puisque j'ai déjà conclu qu'il valait mieux remettre tout le reste à demain, je monte tranquillement le large escalier latéral à l'extrémité nord du terminal de croisière. Et sur la dernière marche, je reste médusée.

Un peu partout dans et autour de la métropole, on trouve de grandes ou de plus petites aires de verdure. Un mont, des parcs, des jardins, des ruelles, des îles. Comme autant d'oasis pour se poser. Mais ce toit végétalisé du terminal m'apparaît dans toute sa singularité. Un magnifique espace urbain contemporain, juste là entre les rues pavées flanquées de bâtiments centenaires et ce fleuve sur lequel naviguent des embarcations de toutes sortes depuis des siècles.

Une immense terrasse de bois. Du cèdre rouge de l'Ouest canadien, ai-je lu quelque part. Solide, durable, capable de défier les années. Une promenade s'étire sur 180 mètres. Des chaises Adirondack de couleurs vives et un long banc architectural y attendent les promeneurs.

D'un côté de la terrasse, appuyée sur la rambarde de verre, je peux presque toucher le navire de croisière amarré au quai. Voyager sur l'eau, pour le plaisir, dans le confort, d'escale en escale. Pas par obligation, quand seuls les bateaux transportaient des passagers d'un continent à l'autre. Sous le vent léger de cette splendide journée, je ne peux m'empêcher de penser aussi à ceux qui, autrefois, survivaient au fond des cales de rafiots les emportant vers leur exil. Ceux qui, encore aujourd'hui, prennent la mer dans des embarcations de fortune pour échapper à une vie de misère.

De l'autre côté, des panneaux sur lesquels sont gravées les dates charnières de l'histoire du Port de Montréal. Une histoire liée à l'évolution du commerce, bien entendu, qui a pris son véritable essor dans les années 1830 avec la construction des premiers quais permanents. Pendant plus de deux cents ans après la fondation de Ville-Marie, en effet, les petites embarcations accostaient directement sur le rivage. Les plus gros bateaux s'arrêtaient sur une île, à la hauteur de l'actuel pont Jacques-Cartier, pour y décharger leur contenu récupéré plus tard par les marchands.

Et au centre de la promenade, sur une superficie de 2 200 mètres carrés, ai-je encore lu, plus de 24 000 plantes. Marjolaine, anthémis des teinturiers, marguerite, monarde, achillée millefeuilles... Des plantes florales, aromatiques ou comestibles. Des vivaces domestiques qui poussent sans soins particuliers et dont plusieurs ont des propriétés médicinales. Tout l'été, elles

embaumeront l'air et parsèmeront cette vaste toile verte de blanc, jaune, rose, bleu.

Un éden pour les papillons et les si précieuses abeilles. Un îlot de repos pour les visiteurs fatigués.

Un refuge pour les Montréalais lassés du béton et de leurs quatre murs.

Je continue de déambuler sur la terrasse, incapable de décider ce qui me séduit le plus. Ce qui me donne l'impression de respirer plus grand, plus profondément. La vue incomparable sur le fleuve. La présence souveraine du bateau de croisière. Les subtiles nuances de vert des milliers de vivaces irisées de soleil. Les visages apaisés et les sourires ravis des gens qui marchent, s'arrêtent, s'assoient un instant, regardent et repartent sans se presser. Mais dois-je vraiment choisir? C'est sans doute l'alliage ineffable de tous ces éléments qui rend ma découverte de la Promenade d'Iberville si magique.

Je suis chanceuse : dans ma cour arrière s'élèvent un pommier, un bouleau, un lilas et un érable rouge. Tulipes, pivoines, framboisiers, rosiers sauvages, glycine et hortensias se marient dans une platebande un peu échevelée, fréquentée par les abeilles et les papillons. Mais je ne vois pas les bateaux, je ne sens pas le vent du fleuve sur mon visage. Alors je reste un long moment sur la terrasse. À ne rien faire d'autre que m'emplir les yeux et les poumons. À rêvasser, tout simplement, assise sur le banc de bois. J'oublie tout à fait les tâches qui m'attendent à la maison. Les mandats professionnels sur lesquels je dois me pencher ces jours-ci. Le projet d'écriture en chantier. Les minutes s'écoulent paisiblement dans la luminosité de cette matinée de juin. Jusqu'à ce que les cloches de la basilique Notre-Dame carillonnent de nouveau.

Douze coups. Ai-je bien compté? Je ne porte pas de montre et je n'ai pas envie de fouiller au fond de mon sac pour y dénicher mon cellulaire dont j'avais coupé le son. Il me confirmera qu'il est bien midi, sans aucun doute, mais les icônes me rappelleront trop tôt que courriels, appels et textos sont entrés. Il faudra bien que je réponde. Des choses urgentes à régler? Ou des renseignements rapides à donner, qui me prendront seulement quelques minutes? Peut-être. Mais pourquoi faire aujourd'hui ce que je pourrai faire demain, n'est-ce pas?

Je me relève et, tranquillement, je refais le tour de la Promenade d'Iberville.

L'AUTEURE

Linda Amyot a publié une douzaine d'ouvrages pour les adultes, les adolescents et les enfants. Son premier roman, *Ha Long*, a été finaliste au Prix Anne-Hébert 2004. Son premier roman pour les ados, *La fille d'en face*, a remporté le Prix des libraires et le Prix TD de littérature jeunesse en 2011; le deuxième, *Le jardin d'Amsterdam*, a raflé le Prix des bibliothèques de la Ville de Montréal et le Prix du Gouverneur général en 2014. Tous ses livres ont paru chez Leméac Éditeur, à l'exception de deux albums illustrés publiés aux Éditions du Soleil de Minuit. Linda Amyot est en outre éditrice jeunesse chez Leméac, animatrice d'ateliers d'écriture et directrice de la programmation jeunesse du Festival littéraire Metropolis bleu.